

Retour du Cartel d'Adresse du 24 juin 1995

On lira à la suite, dans l'ordre où ils ont été prononcés, les textes des « retours » des quatre membres du cartel d'adresse lors de la matinée du Dispositif du 24 juin 1995 :

1. « Arracher du vivant au réel » Marie-Claire Bœnisch

Je choisis cette phrase comme titre, telle qu'elle a été recréée par l'un d'entre nous, qui croyait citer ce qui (selon mes notes) avait été énoncé comme « extorquer un don », dans un contexte qui en avait fait (mais pour qui ?) « extorquer un don au réel ». Métissage signifiant dont je souhaite faire le curseur de cet exposé.

Notre association s'est dotée d'un dispositif permettant à qui se déclare auprès d'elle praticien de l'analyse freudienne d'effectuer un travail en cartel sur cette pratique, travail suivi de plusieurs temps de restitution, selon un montage qui tente de favoriser le déplacement des énoncés.

L'introduction d'un cartel d'adresse a été une des étapes, à mon sens importante, de la construction de ce montage. Le temps d'aujourd'hui, de réplique à l'élaboration produite le 21 janvier dernier, m'amène à utiliser, et donc à vous proposer, de nouvelles dénominations qui me paraîtraient mieux correspondre à notre projet. C'est ainsi que je parlerai :

– d'un dispositif d'actualisation de la pratique : selon le Petit Robert « actualisation » exprime, en philosophie le « passage de la puissance à l'acte » ; selon l'usage courant, le « passage de l'état virtuel à l'état réel » ; en économie, la « valorisation (d'un bien ou d'un revenu) à l'époque actuelle ».

– en conséquence, de cartels d'actualisation de la pratique.

– du cartel de résonance, passeur de l'adresse, qui écoute ces différents cartels, lors d'une journée d'actualisation de la pratique, en présence de la totalité des inscrits.

– d'une journée de l'adresse, à laquelle tous les membres de l'institution mais aussi des partenaires de travail appartenant à d'autres institutions sont conviés, et dans laquelle le cartel de résonance assume la part de la « fonction auteur » qui lui revient dans ce travail de réplique.

L'impression dominante, à l'issue de la journée de travail du 21 janvier, a été pour moi qu'il s'agissait là d'un dispositif très précieux : précieux pour les personnes (« ça m'a fait du bien », a dit l'un d'entre nous), et précieux pour l'institution, car il est évident que les échanges suscités par ce dispositif créent du lien social entre les membres de celle-ci. On a donné place au vécu, à l'émotion, à l'angoisse et au rire. Il y a eu du reproche et de l'appel. Pour celui qui y prend la parole, il se produit des effets de vérité dont ont témoigné bon nombre de ceux qui y ont participé. Ce dispositif apparaît comme un des points vivants de l'institution : nous aurions pu relever le nombre de fois où le mot « vivant » a été prononcé ce jour-là, et dans la suite de nos rencontres.

A l'écoute, c'est la découverte que la « concrétude », si vous me permettez ce néologisme, n'est pas la trivialité, et que l'on cherche à dire en ce lieu une humanité qui n'est en rien humanitaire.

Se glissent pour moi cependant, dans les fissures de ce contentement, dont l'expression a parfois frôlé l'enthousiasme, une inquiétude légère, la crainte d'effets de miroir – cette jubilation, mais il y a eu aussi de la paralysie -, effets dont il se pourrait que nous ne mesurions pas aujourd'hui toutes les conséquences.

Ou, pour le dire autrement, crainte que l'euphorie groupale, de partage, ne conduise par glissements du dispositif à la cure, à altérer la spécificité de l'interlocution analytique, avec le risque, non calculé, d'infléchir la particularité du dialogue freudien dans le sens de la réciprocité. (Je reformule ainsi aujourd'hui la question : « risque d'introduire du miroir dans la cure ? » que je posais ce 25 juin).

Ce n'est pas dans la perspective d'une réponse à cette question, mais plutôt avec l'idée d'un pas de côté, que j'aborde maintenant l'un des effets de ce dispositif, le plus souvent exprimé en termes de « relance du désir de l'analyste ».

Sans doute s'agissait-il de l'identité de l'analyste en tant que praticien : désir d'être analyste – au sens de : faire ce métier-là –, lié au sentiment d'appartenance à un groupe, à la reconnaissance de semblables, mise en déroute de l'ennui, partage d'une souffrance ; mais également de l'envers de cette identité : vécu de solitude, apparition d'un sentiment de dépouillement.

Et puis, tressée, se donnait à entendre la fonction-désir-de-l'analyste, dans sa dépossession intransitive.

Et plutôt qu'opposer les deux : identité (contenu) et fonction (structure), comme il a pu m'arriver de le faire, je saisis à quel point l'une ne va pas sans l'autre, dans un entremêlement, un tissage, qui déroule et enserre le « concernement » désirant. Ce mot, je l'emprunte l'ayant rencontré dans un usage tout différent (lors d'une émission de France-Culture dont je n'entends que des bribes, des chercheurs d'un hôpital psychiatrique parisien l'utilisent pour désigner le temps de l'entrée dans un délire), pour tenter de dire ce qui, de l'analyste, vient répondre présent à une demande ignorée lorsqu'il accepte « d'endosser un transfert ».

Usage tout différent... ce n'est pas si sûr : je pense après-coup à ce concept de « transfert psychotique » dont nous sommes redevables à Françoise Davoine, et qui nous marque durablement depuis la lecture de La folie Wittgenstein.

Ce concernement se maintient en dépit d'une souffrance dont il ne me semble pas, les autres années, avoir entendu un écho aussi vif : effet inattendu de la mise en place d'une fonction adresse ?

Souffrance de ne pas savoir, de ne pas travailler avec son moi (c'est un hors de soi qui est exigé, ce qui est pré-établi ne tient pas), interrogation de l'acte, souffrance de la solitude, souffrance du pas-de-réponse, et d'avoir à l'articuler pour un autre en « fin de partie », souffrance de n'avoir d'autre appui pour soutenir le vivant que son propre désir et nul objet à proposer.

Il y a peut-être lieu de souligner le souci affiché de ne pas se remparker de théorie. Ce qui est un euphémisme. Je suis allée jusqu'à parler de phobie de la théorie. Mais s'agit-il de phobie ? Plutôt une hypersensibilité à la langue de bois, question d'époque peut-être. Les

mots trop lourds de citations déclenchent la fureur.

Il serait certes dommage de se priver d'une conceptualisation aussi avancée que celle de l'objet a ! mais j'y entends plutôt une protestation contre un certain usage de nos concepts.

A la réflexion, cette réserve ou cette prudence me paraissent plutôt stimulantes car elles renvoient chacun à la nécessité d'une expression théorique particulière. Quelque chose comme une participation au « werden » de la psychanalyse. J'ai en mémoire le très beau commentaire de Lacan sur le rêve de Freud, intitulé « l'injection faite à Irma », où il fait ressortir comment Freud, dans sa création, a pour adresse la communauté analytique à venir.

Ce dispositif, un pousse à l'adresse ?

J'en viens à ce qui m'a mise au travail : l'insistance d'une plainte – j'avais écrit dénonciation – à propos de la neutralité de l'analyste. Alors que d'un côté, il était soutenu que « l'analyste est la personne la plus affectée qui soit », ce qui était fort sensible ce jour-là, parallèlement, se dessinait la silhouette impériale de l'analyste froid, silencieux et sadique auquel nous avons dû nous soumettre. Ce qui me ramenait inmanquablement à des Assises que j'avais pourtant voulu oublier.

Je peux certes entendre cette plainte dans une rencontre intersubjective, dans la mesure où ses raisons sont par essence indiscutables. Mais publiquement, non. Ce qui n'est pas sans me poser de questions sur un style adopté dans notre association depuis quelque temps, et sur la façon dont s'est constituée une « version d'école » de cette nature.

Nos analystes ont-ils été terroristes, ou bien parler est-il terrorisant ? Est-ce qu'il n'y a pas à « endosser son analyse » de la même manière que l'on accepte d'endosser un transfert ? Ne pas le faire comporte une dénégation de l'opération analyse (c'est-à-dire du transfert lui-même), ce qui ne veut pas dire qu'elle n'a pas eu lieu, mais fait craindre l'acting-out qui peut procéder de tels refus, cela a été évoqué ce même jour.

J'insiste : la défense de la « réalité des faits », le devoir de transmettre au collectif ce qui s'est « réellement passé », ne dérivent-ils pas de la même dénégation ? Je suis tentée d'affirmer qu'un collectif d'analystes a à se priver de cette référence collective à une « réalité » dont nous connaissons si bien par ailleurs le rapport au fantasme.

J'attribue à cette version-là, publique – c'est en ce sens qu'elle est version d'école – ce qui m'apparaît comme une méprise à propos de la neutralité analytique.

Si ce que l'on nomme ainsi, c'est le silence (mortel, cela peut arriver), l'indifférence, le faire semblant, l'affectation (qui n'ont rien de commun avec la catégorie du semblant), l'analyste abstentionniste... ce sont autant de figures de l'inhibition, de l'embarras, de l'impuissance de l'analyste, et non de sa neutralité.

Si, au contraire, la neutralité est l'expression (qui peut très bien être parlée) du « pas-de-réponse », pensons-nous devoir en alléger nos analysants ?

La neutralité, ne serait-elle pas, pour l'analyste, l'équivalent de l'Einfall pour l'analysant ?

« Dites, quoi qu'il vienne. »

« Entendez, d'une oreille égale »

L'achoppement de l'un comme de l'autre, c'est le matériau même de l'analyse. Ce qui m'amène à dire que la concrétude de l'analyse, ce n'est pas la neutralité mais la subjectivité.

Aux antipodes d'un « tous pareils », la surprise de ce dispositif a été pour moi l'accueil de la diversité des pratiques, la reconnaissance de la subjectivité de l'écoute et des choix.

Le trauma de ce dispositif, ne serait-ce pas « l'horreur de l'acte » ? Aucun d'entre nous n'est en mesure de retrouver la référence exacte, mais chacun tient pour certaine son attribution à Lacan. Ce n'est pas la neutralité qui est insupportable, c'est l'indécrottable subjectivité : « décrottez-moi ce sujet du subjectif », autre citation, mais cette fois-ci je suis sûre de la localiser : « Proposition de 1967 ».

L'effet de miroir – de jubilation, ou à l'inverse de paralysie – n'aurait-il pas été déclenché par l'insupportable de cette subjectivité mise à nu là où, habituellement, la théorie déploie un voile ?

La neutralité sert de fondation à l'Idéal-Analyste, figure asymptotique de toute écoute de la pratique. « Ce n'est pas de la psychanalyse, c'est de la psychothérapie », entend-t-on dire communément, évaluation qu'il y aurait lieu d'interroger, en ce qu'elle peut viser tantôt un praticable d'une autre nature que celui de l'analyse freudienne, tantôt l'écart par rapport à l'impérieuse figure d'Idéal-Analyste.

Il m'a fallu le cartel de résonance pour entendre cela : qu'avec ce dispositif, nous sommes attelés à l'effectuation de la traversée de notre construction Idéal-Analyste (propre, à chacun), là où se fait l'articulation, là où s'emboîtent pratique potentielle et pratique effective, « entre puissance et acte ». D'où ma proposition de nommer « actualisation de la pratique » ce dispositif.

Il est possible que cette déconstruction de l'Idéal-Analyste ne soit pas sans effets, cette fois-ci de subjectivation, ce qui pourrait expliquer la « relance du désir de l'analyste » si souvent évoquée.

Le 1-7-1995, Marie-Claire Bøenisch.

Il découlait de mon implication dans ce cartel de résonance, ainsi que des errances du cartel d'actualisation dit « du Centre », un certain nombre de réflexions, que j'ai présentées ce dimanche sous la forme d'une « proposition de modification des statuts ».